

L'écrivain ouvre son atelier

LUNDI 16 MAI 2011

[Marc-Olivier Parlatano](#) [1]

SUISSE ROMANDE Dans «Lettres au pendu et autres récits de la boîte noire», livre mosaïque, Jérôme Meizoz écrit à Adrien Pasquali, réfléchit sur l'écriture et la société, alliant satire et mélancolie.

Journaliste:

Marc-Olivier Parlatano

«Cher Adrien, j'écris souvent aux absents.» Dans *Lettres au pendu et autres écrits de la boîte noire*, l'écrivain romand Jérôme Meizoz réunit des lettres écrites en 2008 à Adrien Pasquali, auteur d'origine italienne né en Valais, qui s'est suicidé en 1999 en laissant derrière lui *Le Pain de silence* et *Eloge du migrant* entre autres. Outre des messages à l'absent, *Lettres au pendu* forme un puzzle incluant carnets de lecture, fictions, réflexions sur l'écrit, le tout témoignant d'un regard distancé, satirique et mélancolique. Pour la première fois, Jérôme Meizoz entrouvre ainsi la porte de son atelier. Son livre est illustré par le peintre et plasticien André Crettaz, artiste hors des académies. L'ouvrage paraît en même temps que le tome 2 de *Postures littéraires*, sous-titré *La Fabrique des singularités*, où Meizoz relit Cendrars, Vallès, Ramuz, Rousseau et Annie Ernaux, explorant la façon dont les écrivains parlent d'eux et se singularisent dans le discours littéraire. Au fil de textes inédits et d'articles réunis (dont certains ont paru dans *Le Courrier*), il s'interroge sur l'impact de la médiatisation des écrivains sur leurs pratiques et leur rapport au public, écrit sur le rapport des auteurs à l'argent, s'en prend à la vision de l'UDC en matière culturelle et dénonce le règne des «best-sellers».

UTOPIQUE ECHANGE

Mais revenons à ces Lettres dont l'entrée en matière se révèle touchante. L'écrivain s'adresse *post mortem* à Adrien Pasquali: «C'était à faire peur. Même dans le rire, tu étais grave.» L'utopique échange avec le défunt ne vire pourtant pas à l'hagiographie; Meizoz ne se censure pas et n'hésite pas à relever une divergence entre «le pendu» et lui, en ce qui concerne le langage, par exemple, la façon d'habiter la littérature, de s'éloigner ou non du milieu d'où l'on vient. Ailleurs, celui qui écrit à Pasquali se demande: «Où en est le monde depuis ta mort?» Suivent un exposé de ses convictions et un œil sur l'état du monde: «Que gagne la bête la plus rusée!» ironise Meizoz, ajoutant: «Sous prétexte de créer, l'époque réclame une lutte; les loups rentrent chez eux épuisés, ôtent leur masque.» De quoi dire au disparu qu'il a été épargné par le consumérisme mondial. Le mort en paraît presque chanceux,

mais tout espoir n'a pas péri: «Tu as rejoint les poètes qui tentent de nous tirer de la torpeur mentale», note le vivant qui dépeint Pasquali au présent, le conjuguant au temps de l'action. Bouffée d'espoir encore dans quelques mots de Pablo Neruda: «Ils peuvent arracher toutes les fleurs, jamais ils n'arrêteront le printemps.»

Dans les sections suivantes de cet ouvrage qui en a cinq, Jérôme Meizoz s'interroge sur ses études et surtout sur son passage par le collège valaisan de Saint-Maurice, institution réputée. Il ne se limite pas à déplorer la tendance connue à la reproduction de l'élite à travers l'accès à la «matu» mais titille ses ex-camarades: «Quelle élite sommes-nous devenus?» La première personne du pluriel donne un poids accru à la question, le trublion ne cherchant pas à s'absoudre. Puis, attaquant l'école de l'inégalité, Meizoz invite à valoriser les savoirs non-universitaires. Plus loin, il parle de sa métamorphose dans «Comment j'ai appris à nager», de son livre *Les Désemparés* lorsqu'il évoque un tableau napolitain du peintre Caravaggio, et de son écriture dans «Notes pour un atelier»: «Avant d'être un don, l'écriture est une technique apprise dès l'enfance à l'école. Ce qui laisse des traces: peur de la faute, divorce d'avec l'oralité...» Ecrire, c'est lutter contre ces empreintes. «On ne connaît de la vie que le récit qu'on en fait, ou qu'on s'en fait», estime pour finir l'écrivain.

Autour de Pasquali

Les Editions Zoé publient la monographie *Adrien Pasquali, chercher sa voix entre les langues*, qui contient d'ailleurs quelques lettres inédites de l'écrivain, fils d'immigrés italiens né à Bagnes (Valais) en 1958. Ces textes, réunis par Sylviane Dupuis, écrivaine et chargée de cours à l'Université de Genève, évoquent Pasquali le migrant, hanté par les jeux et les pièges du langage, marqué par le travail sur lui-même. «Questionner les frontières – du monde réel, de la raison et de la folie, du silence et de la parole, ou celles des langues. Tenter de guérir d'un défaut d'origine par l'exercice de la traduction. Passer enfin de l'étude des autres ou du pastiche à l'invention de soi: telle fut l'ambition d'Adrien Pasquali», écrit l'éditeur, qui salue en lui l'un des meilleurs auteurs de sa génération. MOP

Jérôme Meizoz, *Lettres au pendu et autres récits de la boîte noire*, Ed. Monographic, 2011, 173 pp.

Postures littéraires II, La Fabrique des singularités, Ed. Slatkine, 2011, 282 pp.

Rencontre.

Mardi 17 mai à 19h, l'Association pour une Maison de la littérature à Genève reçoit Jérôme Meizoz au 40, Grand-Rue, Genève. Entrée libre.

Collectif, *Adrien Pasquali, chercher sa voix entre les langues*, textes réunis et préfacés par Sylviane Dupuis,
Ed. Zoé, 2011, 132 pp.